

Qui es-tu pour nous faire la morale ?

(Ce texte reste ouvert à la réécriture, l'actuelle version est datée du 4 mai 2022)

Si vous êtes écologiste, attendez-vous à ce reproche – qui est moins une question qu'une intimidation : « Qui es-tu pour nous faire la morale ? »

Les égoïstes, arrivistes et prédateurs – tout de suite les grands mots ! mais ne faut-il pas les nommer ? – détestent qu'on leur fasse des reproches. Si vous êtes savant, ils vous traiteront de pseudo-savant. Si vous êtes philosophe, ils vous traiteront d'idéaliste en marge des réalités de la vie¹. Si vous êtes jeune, ils vous traiteront de candide. Si vous êtes âgés, ils vous traiteront de gâteaux. Si vous êtes bon, ils vous traiteront d'« instrumentalisé »². Si vous êtes exemplaire, ils fouilleront dans la poubelle de vos faiblesses. Et si, en pourvoyeur de solutions, vous avez l'audace de faire des propositions qui fassent un tout petit peu d'ombre à leurs affaires, ils vous qualifieront d'extrémiste, un terme dont ils raffolent³.

Tout occupés à miner votre crédibilité, rarement – et c'est là le point crucial –, rarement ils entreront dans le débat d'idée. C'est pourquoi bien souvent, après avoir dit « Qui es-tu pour nous faire la morale ? » ils ajouteront « Te crois-tu meilleur que nous ? » : au lieu d'évaluer ce que vous dites, ils cherchent à dévaluer ce que vous êtes.

Un exemple : les étudiants, collégiens et lycéens du mouvement *Fridays for Future*⁴ font grève pour inciter les politiciens à respecter les accords de la COP21. Que leur répondent les égoïstes, arrivistes et prédateurs : « 1) Taisez-vous ; 2) étudiez et 3) commencez par ne plus prendre l'avion et changer de smartphone chaque année. »⁵ Vous ne serez pas

1. Quand les réalités de la vie se réduisent à la loi du plus fort, il faut bien s'occuper des idéaux pour construire un monde plus juste. La réalité est ce qui cogne disait Lacan, les idéaux sont ce qui civilise.

2. Je suis influençable, c'est pourquoi je me cultive. Vous êtes influençables, c'est pourquoi vous acceptez de me lire. Personne ne peut prétendre ne pas être un tant soi peu sous influence. Seuls les obtus ne le sont plus parce qu'ils l'ont trop été et ont donné à leurs premières croyances le caractère définitif de l'idée fixe. Nous sommes donc, et fort heureusement, influençables. Cela ne veut pas dire pour autant que nous soyons sous contrôle, cela veut simplement dire que nous sommes capables de réexaminer nos opinions à l'occasion de nouvelles informations ou d'arguments inédits. Cela veut dire que nous sommes capables d'apprendre. Les mauvaises influences nous avilissent, les bonnes influences nous grandissent, mais c'est avec notre accord. L'instrumentalisation est une influence d'un genre particulier : elle est manipulatrice, elle cache son jeu. Il est courant chez les paranoïaques et les complotistes de croire que les gens sont, soit manipulateurs, soit manipulés. C'est ainsi que les grands manipulateurs d'extrême droite ne cessent de crier au complot. Cette dichotomie des abuseurs et des abusés remplace chez eux ce qui chez les gens sains d'esprit s'appelle le dialogue.

3. Ces reproches émanent le plus souvent de l'extrême droite fascisante et de la droite capitaliste climato-négationniste. Si je dénonce leur rhétorique, ce n'est pas pour les faire taire. Je ne dis pas « tais-toi », je ne dis pas non plus « causes toujours », je cherche à débusquer la dimension idéologique d'une parole.

4. La militante Greta Thunberg et les membres du mouvement *Fridays for Future* se sont vus récompensés par le prix Ambassadeur de la conscience 2019 d'Amnesty International.

5. Ces trois reproches, je les ai lus dans la presse sous la plume d'un politicien du PLR, le parti Suisse le plus cramponné aux erreurs de l'économie néoclassique et à cet hypercapitalisme qui détruit le monde et brise les hommes. Totalement aveugles à notre effondrement écologique planétaire, d'une inculture philosophique consternante, ces chantres de la maximisation des profits poursuivent leur *business-as-usual*

surpris de remarquer que ces accusateurs 1) prennent la parole ; 2) ont cessé d'étudier depuis longtemps (d'où leur manque de culture philosophique et de vision du monde) ; et 3) voyagent en avion dès qu'ils le peuvent⁶. Vous remarquerez encore qu'en disant « vous les jeunes », ils ne cherchent pas à savoir si les jeunes qui font grève sont les mêmes jeunes qui prennent régulièrement l'avion. L'amalgame les arrange. Vous remarquerez enfin que « cessez de prendre l'avion » n'est pas la même chose que « cessons de prendre l'avion ». Je vous laisse apprécier la nuance.

« Qui es-tu pour nous faire la leçon ? » À cette question, je crois que chaque personne, même le plus petit d'entre nous, sans nul besoin de titre à faire valoir, peut légitimement répondre :

Je ne suis ni votre maître, ni votre esclave, ni votre ami, ni votre ennemi. Je suis votre coéquipier sur le vaisseau Terre. Si vous voulez le guider je vous aiderai. Si vous voulez le saborder je vous en empêcherai. Je ne prends pas la parole au nom de mes supposées vertus, je la prends au nom de mes inquiétudes. Ces inquiétudes vous concernent aussi. Je prends la parole, non pour dire moi, non pour dire vous, mais pour dire nous. Et si vous ne voulez pas de ce « nous », c'est vous-mêmes qui vous en serez exclu.

Cette réponse, il ne s'agira pas forcément de l'adresser à votre adversaire. Car tel qu'il semble se présenter, il vous répondrait par un haussement d'épaule. Cette réponse est plutôt un cri de ralliement, une façon de rappeler qu'il existe bel et bien un « nous ». Nombreux sont ceux qui vous écoutent et vous approuvent. Malheureusement dans notre culture, la gratitude ne s'exprime que du bout des lèvres, avec gêne, comme s'il s'agissait de sensiblerie. Alors disons-le clairement : merci les moralistes d'avoir osé l'alarme des inquiets face à la morve des satisfaits⁷.

Allons plus loin.

Si vous êtes écologiste, attendez-vous à un autre reproche, qui est encore une tentative de diversion. Ce n'est plus « Qui es-tu pour nous faire la morale ? », c'est « Tu as beau dire que tu fais cela, moi je vois que tu ne fais pas ceci. » Il y aura toujours quelqu'un pour vous humilier en invoquant ce que vous ne faites pas au lieu de vous féliciter pour ce que vous faites déjà. Or, ce que vous faites déjà, dites-vous bien qu'il n'est pas forcément disposé à le faire lui-même.

Mentionnons quand même le cas de la course au plus pur. Et là, ce sont les écologistes intégristes eux-mêmes qui se font les inquisiteurs les uns des autres. Dès lors que vous marchez sur une fourmi, vous trouverez un de ces esprits chagrins pour vous montrer du

dans un affairément tout religieux, persuadés d'être guidés par le sacro-saint « réalisme économique » comme s'il s'agissait de l'étoile du berger. Si certains de ses membres font semblant de s'intéresser à l'écologie, c'est pour l'empêcher de faire de l'ombre aux affaires et parce qu'ils y voient une passade populaire à récupérer pour des motifs électoraux.

6. Le lendemain dans le même journal, un journaliste reprochait justement à ce politicien du PLR d'avoir passé ses dernières vacances en quad dans un pays lointain rejoint en avion. Remarquons que si le politicien a cherché à invalider les revendications des jeunes par la formule « qui êtes-vous pour nous donner des leçons », le journaliste qui à son tour cherche à invalider les reproches du politicien ne fait que reconduire son procédé : « qui êtes-vous pour leur donner la leçon ».

7. Dans un texte à la rédaction duquel je travaille encore, j'oppose les philosophes et les cons. Le camp des philosophes est celui des inquiets (inquiétude intellectuelle ; inquiétude éthique), le camp des cons est celui des satisfaits (les satisfaits n'ont ni le souci de la vérité, ni le souci d'autrui).

doigt. Pour que les mentalités changent, il faut faire des premiers pas. Va-t-on cracher sur ceux qui hésitent à faire ces premiers pas ? Si nous traitons l'autre comme nous-mêmes, c'est-à-dire comme quelqu'un en marche, nous lui ménageons des invitations.

Trois exemples de critiques ineptes :

Certains internautes se sont offusqués de voir la jeune Greta Thunberg manger dans le train un sandwich emballé dans du plastique. Du plastique, oui, vous avez bien lu ! Ils voudraient nous faire croire que pour servir d'icône au mouvement écologiste, il faut être une sorte de vierge immaculée qui flotte sur le monde en lévitation sans laisser la moindre empreinte. Quand on a faim et soif dans une gare, il suffit d'acheter des graines dans un magasin en vrac et de boire l'eau du robinet, se disent-ils sans doute ? Je vous défie de trouver un robinet et du vrac dans la plupart de nos gares.

D'autres esprits tordus ont reproché à Béa Johnson (l'auteure de *Zéro déchets*) de prendre l'avion pour rendre visite à ses parents (elle est Française, elle a épousé un Américain). Il se trouve que l'Empreinte écologique de Béa Johnson est absolument exemplaire, non seulement par ce qu'elle vit, mais aussi par le savoir qu'elle transmet. Je défie les accusateurs de Béa Johnson d'avoir une Empreinte écologique comparable à la sienne.

Troisième exemple : si vous êtes un savant, que vous allez dans le monde entier donner des conférences pour inciter les gouvernants à réagir face à la crise climatique et environnementale, vous trouverez toujours des détracteurs se précipiter sur cette apparente « contradiction » pour invalider votre démarche. L'idée que l'impact positif de la conférence puisse très largement compenser l'impact négatif du vol en avion n'effleure pas un instant le paresseux ou l'idéaliste, incapable de reconnaître l'inévitable impureté de notre confrontation au réel.

Ainsi donc, si vous êtes écologistes, vous devez vous attendre à ce que les ennemis de l'écologie (ou les puristes) cherchent à dresser vos propres valeurs contre vous-mêmes. Cela n'a rien du doute philosophique. Ce n'est pas une invitation à l'examen de conscience. C'est une pure et simple tentative de vous déconsidérer.

Une autre façon de discréditer votre engagement public est tenue par le discours hyper-individualiste du développement personnel selon lequel il faudrait commencer par se changer soi-même pour changer le monde. Cette responsabilisation de l'individu risque de tourner à la culpabilisation et à l'isolement. Nous sommes plus courageux collectivement que seuls et c'est collectivement que nous pouvons nous épauler pour nous responsabiliser. D'autre part, comment ne pas voir planer derrière cette phrase – « Commences par te changer toi-même » – l'ombre d'une reformulation pernicieuse et antipolitique du reproche « Qui es-tu pour nous faire la morale ? »

Comme le remarque très justement André Comte-Sponville : « Si les individus attendent d'être justes pour se battre pour la justice, il n'y aura jamais de justice. S'ils attendent d'être pacifiés pour se battre pour la paix, il n'y aura jamais de paix. S'ils attendent d'être libres (intérieurement) pour se battre pour la liberté, il n'y aura jamais de liberté. [...] la transformation de la société est une tâche largement indépendante du travail sur soi. »⁸

8. André Comte-Sponville, *Le capitalisme est-il moral ?*, Albin Michel, édition revue et augmentée en 2009, p. 29.

Si, par sa façon de vivre, on rayonne et on essaime, par ses gestes politiques on décide, on tranche, on condamne ou on plébiscite. Ce n'est pas « se changer *pour* changer le monde » mais « se changer *et* changer le monde ».

La question morale – qui est celle du bien et du mal – n'est pas seulement « que dois-je faire ? » mais « que devons-nous faire ? ». Il ne suffit pas que je mange bio pour empêcher les Syngenta et autres Monsanto d'empoisonner la planète. Il faut des actes politiques (comme l'initiative Suisse pour des multinationales responsables – qui a été repoussée par la droite).

Souvent, c'est au nom du libéralisme qu'on s'insurge contre les discours moralistes, on oublie alors un peu vite que le libéralisme est lui aussi un discours moraliste, se réclamant d'une valeur : la liberté. La loi morale, entendue comme gardienne de valeurs, répond à un besoin anthropologique, il serait aberrant de vouloir la liquider, mais on peut la réformer. L'ancienne morale sera alors considérée par ses réformateurs comme une mauvaise morale. Grand auteur moraliste, Nietzsche a dénoncé deux types de mauvaise morale : la morale ascétique et la « moraline ».

La moraline fait plus de bruit qu'elle ne construit quoi que ce soit. C'est l'indignation mondaine, prétexte à conversation, sensiblerie facile qui nous donne bonne conscience à peu de frais. C'est encore la compassion affectée, l'effusion des bons sentiments, ceux que l'on exprime en buvant son thé.

Quant à la morale ascétique, c'est une haine de la chair, c'est le refus puritain de l'érotisme, c'est la jouissance masochiste qui pousse les ascètes à la privation, voire à la mortification. La morale ascétique est caractéristique des religions monothéistes, mais elle fut déjà recherchée par les épicuriens et les stoïciens.

Dans sa *Généalogie de la morale*, Nietzsche attire notre attention sur l'origine culturelle, historique, contextualisée de nos valeurs et de nos interdits. Ce contexte a façonné le sens des préceptes moraux, ils y ont trouvé leur motif, que l'on a vite fait de confondre avec une justification. Quand le contexte change, la justification ne tient plus. C'est que la loi morale n'est pas tombée du ciel comme le prétendent les superstitions religieuses, elle doit se penser, s'historiciser. Si certains interdits nous protègent (l'interdit de l'inceste évite les malformations congénitales et se double d'une invitation au métissage, c'est à dire à la biodiversité humaine), d'autres interdits ou obligations ne sont que des stratégies d'emprises idéologiques (comme toutes ces soumissions imposées aux femmes par le machisme patriarcal, notamment islamiste ; précisons qu'en matière d'injustice ou d'inepties, les autres religions ne sont pas en reste). On comprend que le libéralisme ait lutté de toutes ses forces contre les oppressions religieuses qui se prétendent gardiennes de la morale. Mais si Nietzsche nous met en garde contre les vieilles morales injustifiées et mortifiantes, il nous met également en garde contre les nouvelles morales qui risquent de venir prendre la place vacante. Il ne s'agit donc pas de rejeter la morale dans un élan anarchiste, il s'agit de la penser. Il y a une morale au service de la pulsion de mort et une morale au service de la pulsion de vie. Seule cette dernière mérite d'être encouragée. De nos jours, quand la morale économique du rendement maximal pollue et asservis, elle se met au service de la pulsion de mort. Tandis que la morale écologique, lorsqu'elle protège et émancipe, se met au service de la pulsion de vie. On pourrait cependant faire le reproche au discours de la sobriété écologique d'être un nouvel ascétisme. Il l'est indéniablement, mais pour des raisons logiques et non plus idéologiques, ce qui change tout : mieux vaut une sobriété choisie qu'une sobriété subie, celle qui nous pend au nez si

nous ne prenons pas les devants.

On le voit bien, il ne s'agit pas d'être «pour» ou «contre» la morale mais de savoir de quelle morale nous voulons.

Revenons au thème de l'indignation. Pour arracher l'indignation à la moraline, il faut resserrer sa définition, distinguer l'indignation de la colère, de l'agacement, de l'exaspération, de la révolte. Tout d'abord, on ne peut pas s'indigner sur commande, l'indignation ne peut pas être un mot d'ordre, et c'est bien là le premier reproche que font ses détracteurs au livre *Indignez-vous* de Stéphane Hessel. Si l'on prend garde à l'étymologie du terme, on y entend le mot «digne». Donc, au sens strict, on ne peut pas s'indigner devant une idéologie, seulement devant un cas concret où la dignité de quelqu'un est bafouée. L'indignation est une exclamation de protestation, un cri du cœur, un réflexe. En cela elle se distingue de l'agacement, de l'exaspération, de la révolte. L'agacement est intérieur, il ne s'exprime le plus souvent que par la nervosité du corps, il ne franchit pas la porte de la parole. Mais à force de durer ou de revenir, certaines situations agaçantes finissent pas nous exaspérer, jusqu'à l'explosion de la révolte, la révolte qui dit «Stop! Ça suffit! Il faut que ça cesse!». Cela peut concerner des situations ou des comportements, et donc ce qui les motive, c'est à dire des idéologies, c'est à dire des croyances, c'est à dire des énoncés («Stop! Ça suffit! Je ne veux plus entendre ces jérémiades, je ne veux plus entendre ces reproches, je ne veux plus entendre ces inepties»). Évidemment, l'indignation débouche aussi sur la révolte. Et c'est par la révolte qu'on échappe à la moraline, au ressassement de la plainte. Celui qui dit «j'en ai marre» ne fait souvent rien pour que ça cesse, surtout s'il s'adresse à ceux qui comme lui n'y peuvent pas grand-chose. Celui qui dit «Stop!» s'adresse à celui qui peut. C'est un début.

Ce début n'est pas à négliger. On se révolte quand une de nos valeurs fondamentales a été transgressée. La digue de la révolte colmate les brèches de la valeur. Cette affirmation de la valeur est nécessaire (quand la situation la justifie vraiment) mais elle n'est pas suffisante pour autant. La plupart du temps, on ne peut pas simplement arrêter le mouvement, mais on peut en modifier le cours. On a peu de chances d'être entendu si l'on dit à quelqu'un «ne fais plus» (langage de l'interruption). Il nous écouterait davantage si on lui suggère «fais autrement» (langage de la conversion, langage du projet).

Pour pouvoir dire «fais autrement», il faut une réflexion, c'est à dire un travail. L'exigence morale réclame ce travail. Mais la moraline est paresseuse, elle en reste à l'irritation de commande, traitant l'actualité dans son petit théâtre, selon l'humeur qui sied à la foule, suivant le cours des commérages. Trop occupée à grogner, elle ne revendique rien. Ou alors, elle revendique du vent: quand des milliers de gens défilent «contre l'austérité» ils ne font pas avancer la situation d'un iota. Personne n'est «pour l'austérité». Ce n'est pas l'austérité qu'il faut combattre mais la raison pour laquelle une stratégie d'austérité a été mise en place. Si vous n'êtes pas d'accord, proposez une alternative. On pourra rétorquer que pour proposer une alternative, il faut être instruit. C'est bien ce à quoi j'invite. Si certains jeunes de quinze ans sont plus lucides que des businessmen de cinquante, c'est justement grâce à leur instruction, et ils nous montrent par leur exemple que la pensée n'est pas réservée à une caste mandarinale, elle circule, il y a des passeurs. L'instruction n'est pas seulement une question de contenu, c'est une question de canal. La télévision, le téléjournal, et plus encore les chaînes Internet d'information continue, c'est le grand spectacle, ce n'est pas du journalisme, c'est du ressassement. Ce que le ressassement

produit, ce n'est pas de la colère, c'est du dégoût et du ressentiment. Ça ne débouche sur rien. Le canal royal de l'instruction, c'est le livre, le recul nourricier du livre, le dépliage du livre, l'intelligence du livre.

Venons-en au «jugement». J'accorde une grande importance au jugement. Les anti-intellectuels, ceux qui dégoulinent leur fausse sagesse New Age, leur discours de désengagement, confondant la non-violence avec la fuite, ne cessent de prôner qu'il ne faut pas juger. Je m'insurge contre cette lâcheté. Ne pas juger est aussi contreproductif que de juger à tout va. Il ne faut pas juger *inutilement*, telle est la nuance. Suivant les circonstances, dire ce qui est juste ou injuste, ce qui est beau ou laid, cela peut empêcher des catastrophes. Les jugements sont des gestes politiques soulignait Hannah Arendt. Ils sont mobilisateurs d'affects et producteurs de valeur. Évidemment, si l'on réduit les gens à leurs attitudes, cela ne les encourage pas à changer, c'est pourquoi il vaut mieux dénoncer l'avarice que l'avare, la jalousie que le jaloux, etc. Cela dit, face aux pervers et aux monstres (je pense surtout aux administrateurs des multinationales les plus écocidaire et génocidaire de notre temps), on ne va pas faire la grosse voix comme à un petit garçon pour leur dire que «ce n'est pas gentil»; on va tenter de les empêcher de nuire par tous les moyens possibles. Il ne s'agit plus de faire la morale, il s'agit de neutraliser – et de punir.

S'il ne fallait jamais juger, nous n'aurions pas d'institution nommée justice. Et comment dénoncer une affaire devant la justice si nous n'avons pas en nous-même un profond sentiment moral qui puisse donner le signal d'alarme?

Mais la décision judiciaire tombe parfois en faveur de ceux qui peuvent s'offrir les meilleurs avocats. L'opinion publique peut alors prendre le relais et poursuivre le combat perdu dans les tribunaux, par boycott éventuellement. Il ne s'agit pas de désavouer l'institution judiciaire mais de la vivifier en contestant ses déviances, ses aveuglements et ses crimes. Combien d'avocats d'affaires sont-ils ce que j'appelle des lobbyistes du désastre! Combien de juges et de procureurs sont-ils les protecteurs du pouvoir le plus prédateur! Ne laissons pas à ces assis le monopole du jugement.

Notre époque est menacée de dissolution du lien social et je crois que la morale déplaît aux égoïstes, arrivistes et prédateurs justement parce qu'elle concerne le lien (l'idéologie capitaliste réclame de briser les liens pour stimuler la consommation).

Si certains n'aiment pas qu'on leur fasse la morale, ce n'est pas mon cas. J'apprécie qu'on me donne la leçon. J'aime lire les moralistes, les pamphlétaires, les caricaturistes parfois aussi, ceux qui ont le courage de leur colère face au mal sous tous ses déguisements, ceux qui cherchent le vrai, le beau, le juste et le bien, ceux qui en combattent les obstacles. Un enfant peut me faire la morale, un fou peut me faire la morale: on peut avoir raison sans avoir la raison. La morale n'est pas une propriété, c'est un bien commun. La morale, c'est l'art du vivre ensemble. Pourquoi nous donner des règles, des repères, un cadre moral? Les musiciens le savent: il s'agit nous accorder.

Jean-François Delhom